évidente d'elle-même, et toujours, chez lui la vivacité de la foi se révélera par l'ardeur de la charité, et, partant, par l'empressement et le zèle aux œuvres de miséricorde. »

Rien donc d'étonnant que l'Église ait toujours donné dans sa prédication et l'organisation de ses œuvres une place de choix aux œuvres de miséricorde, et particulièrement à l'aumône. L'institution de l'ordre sacré des diacres, dès son origine, en est une des plus touchantes manifestations, et elle n'a jamais cessé de donner une large part de sa tendresse à ces déshérités de la vie.

« Ah ! c'est que l'épouse du Christ, qui conserve fidèlement dans son cœur, à l'exemple de sa divine Mère, toutes les paroles qu'il a prononcées en sa vie, n'a pas oublié celle-ci, dite à la veille de sa mort à l'apôtre avare que scandalisait le parfum précieux répandu par l'amour de Madeleine sur la tête et les pieds du divin Maître : « Des pauvres, vous en aurez toujours parmi vous ! » Et toujours depuis, sur ces pauvres, en qui elle vénère les membres souffrants de son Époux, elle ne cesse de faire couler l'onction et la richesse de la charité dont Madeleine répandait le premier flot sur son chef sacré. »

Le prédicateur rappelle ensuite les actes héroïques inspirés par la charité à quelques saints qui sont demeurés les modèles accomplis de cette vertu, et les faveurs éclatantes par lesquelles Jésus-Christ s'est plu à les récompenser, se révélant lui-même dans les pauvres qu'il secourait. Il en vient ensuite à raconter l'humble origine de la Société de St-Vincent de Paul.

« C'était à Paris en 1833. Ils étaient huit jeunes gens, huit étudiants, égarés, dans leur foi commune, au sein d'une jeunesse oublieuse des promesses et des obligations de son baptême, même complètement incroyante, en face de chaires et de tribunes d'où tombait trop souvent des paroles hostiles à leur croyance. Autour d'eux, dans le monde des études, un grand mouvement d'idées entraînait beaucoup d'esprits, étrangers ou indifférents au christianisme, vers des rêves de réforme de l'humanité, d'amélioration des conditions sociales, de progrès indéfini, tout cela en dehors des lumières de l'Évangile et de l'influence de l'Église du Christ. Et quant à ceux de leurs amis qui leur faisaient part de ces brillantes et décevantes théories, les jeunes chrétiens rappelaient les bienfaits et les merveilles du christianisme, ils ne recueillaient pour réponse que ces dédaigneuses paroles : « Vous avez raison, si vous parlez du passé : le christianisme a fait autrefois des prodiges, mais aujourd'hui le christianisme est mort. Et, en effet, vous qui vous vantez d'être catholiques, que faites-vous ? Où sont les œuvres qui démontrent votre foi et qui peuvent nous la faire respecter et admettre ? »